

lecture, un roman total, un de ceux qu'il recevait «comme une lettre qu'on attend» sans savoir qui l'enverra... Il faut savoir attendre le livre comme une illumination...

### **Pas de contrepoison au matérialisme**

Les entretiens qu'a menés avec lui Gérard Conio, sont à la fois fascinants et irritants. Car si le paradoxaliste, le dissident-né est bien là, il n'y est pas tout entier, tiré du côté du formalisme dont Gérard Conio est un expert, mais que Dimitrijevič en réalité exécrait. Le jeune va-nu-pieds serbe arrive donc dans un Occident qu'idéalisait son petit groupe de compagnons lecteurs, rêveurs et négateurs du communisme – ils reprendront plus tard leurs réunions au café Kolarac à chaque retour de Vladimir à Belgrade. Il ne tarde pas à voir que cet Occident de la liberté n'a pas sécrété de contrepoison au matérialisme qu'il porte en ses entrailles comme un fruit adultérin. Comme Kundera, il pense que l'Occident a renié l'Occident; et qu'il n'en reste plus d'authentique que dans l'Est, y compris la Russie, qui sait encore ce que Dumézil définit comme «la guerre inutile», celle qu'on livre sans aucun espoir de gagner.

D'où la position de paria que Dimitrijevič a souvent occupée dans le monde francophone, position portée à son comble lors des guerres civiles de l'ex-Yougoslavie. Endossant avec jubilation le rôle de bouc émissaire, exécrant la «pensée unique» soi-disant universaliste, il lui oppose «l'homme entier»: celui qui accouple les choses contre toute loi, celui qui échappe à la gravitation universelle des idées reçues, celui qui ne voit pas d'avance le futur («nous Serbes, dit-il exécrons l'utopie»). Ce peut être le Polonais Witkiewicz, qu'il publie tout au long de sa carrière, ce peut être le Serbe Tchossitch, dernier romancier épique de l'Europe, ce peut être l'étrange Caraco, qui lui a légué ses manuscrits et sa petite fortune au moment de se suicider.

### **L'exil, une situation existentielle**

Ce fut aussi le sociologue satiriste Alexandre Zinoviev, dont les conversations sans fin en quoi consistent les Hauteurs béantes ressemblent à celles du vrai Dimitrijevič dans le café des Banquiers à côté de sa librairie de Genève. Dimitrijevič dans ces Entretiens évoque brièvement le Coriolan de Shakespeare: l'austère et inflexible patricien romain a du mal à se soumettre aux votes de la plèbe, il trahit deux fois Rome puis les Volsques pour vraiment rester fidèle à soi-même. Voilà un alter ego du réfugié lausannois, bénissant l'exil, non comme un lieu (qu'il n'aimait pas), mais comme une situation existentielle.